

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Zornebock le magicien. (Page 227, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La forêt enchantée (suite et fin) ; Sage résignation. — VARIÉTÉS : L'hiver en Norvège ; Le lion et la chèvre. — RÉCITS HISTORIQUES : L'offrande des Scythes ; L'empereur actuel du Maroc.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA FORÊT ENCHANTÉE.

VIII. La clef des enchantements.

« Qui m'indiquera mon chemin ? qui guidera mes pas dans la voie qui conduit à la plus merveilleuse des aventures dans cette forêt sans limites ? O puissances célestes, jetez sur moi un regard favorable, et si la gloire de rompre ce redoutable enchantement est réservée à un fils de la terre, faites que je sois ce mortel fortuné ! »

Ainsi parla Reinald avec un profond recueillement, et il s'avança hardiment à travers l'inextricable dédale de la forêt. Sept jours il erra sans peur dans cette solitude hors de tout chemin frayé, sept nuits il dormit sous la voûte du ciel.

Le huitième jour, il gravit une roche escarpée, du haut de laquelle, son œil plongeait sur un paysage étrange. A côté de lui s'ouvrait un vallon, tapissé de vigne sauvage, et entouré de rochers granitiques qu'ombrageaient de tristes cyprès. Dans le lointain il crut apercevoir un monument élevé par la main des hommes. Deux colonnes de marbre colossales, à chapiteaux et à bases d'airain, supportaient un entablement d'ordre dorique, lequel était appuyé à un pan de rocher ; une porte d'acier, munie de barres et de verrous, semblait en interdire l'entrée. Non loin de cette porte paissait un noir taureau, qui regardait tout autour de lui avec des yeux étincelants, comme s'il eût eu pour mission de garder le monument.

Reinald ne douta pas qu'il n'eût enfin trouvé l'aventure dont lui avait parlé son beau-frère Ufo le Dauphin, et il résolut aussitôt de la tenter. Se laissant donc couler tout doucement du haut du rocher dans le vallon, il s'approcha du taureau jusqu'à une portée de trait, pour mieux l'examiner. Mais l'animal s'élançant soudain, courut çà et là avec une aveugle fureur, comme s'il se préparait à combattre. Il renâclait contre le sol, de façon à faire voler devant lui des tourbillons de poussière, trépignait avec ses pieds si furieusement que le sol en tremblait, et frappait de ses cornes les durs rochers de manière à les faire voler en éclats. Reinald prend alors une position agressive, le taureau fond sur lui, Reinald évite sa corne terrible par un habile détour et lui porte au col un si violent coup d'épée, qu'il aurait dû lui abattre la tête. Mais, ô douleur ! le col du taureau était invulnérable au fer et à l'acier : l'épée vole en éclats, et il n'en reste plus que la poignée à la main du chevalier. Il n'avait plus pour se défendre qu'une lance de bois d'érable, munie d'une pique d'acier à deux tranchants ; mais elle se brise encore au premier choc, comme une faible tige de paille. Le taureau furieux saisit alors avec ses cornes son ennemi désarmé, et le lance dans l'air comme un volant, se préparant à le recevoir dans sa chute et à le fouler aux pieds. Par bonheur le jeune homme rencontra en tombant les branches d'un poirier sauvage en forme d'éventail, qui le garantirent de la fureur du monstre. Quoiqu'il n'eût

pas une côte en bon état, il conserva assez de présence d'esprit pour s'accrocher fortement à l'arbre, dont le tronc, ébranlé par les coups réitérés de l'animal, se balançait déjà sur ses racines.

Pendant que la bête prenait du champ pour porter à l'arbre un nouveau coup, Reinald songea aux présents qu'il avait reçus de ses trois beaux-frères. Le hasard lui fit rencontrer d'abord les trois poils d'ours ; il les frotta vivement entre ses mains, et au même instant il vit trotter vers lui un ours d'affreuse mine, qui engagea la lutte avec le taureau. La lutte ne fut pas longue. L'ours vainqueur étrangla le taureau et le mit en pièces.

Au moment où l'animal expirant rendait le dernier souffle, de sa gueule béante s'échappa un canard, qui prend l'essor en poussant un grand cri. Reinald s'imaginant que ce cri était une dérision de la victoire de l'ours sur le taureau, tire aussitôt de sa poche les trois plumes d'aigle et les passe rapidement dans ses mains. Et soudain paraît au haut des airs un aigle énorme, devant lequel le canard effrayé s'abat dans les buissons. Mais comme l'aigle planait encore à une extrême hauteur, Reinald, craignant que le canard n'échappe à sa vue, se met lui-même à sa poursuite, jusqu'à ce que, la forêt s'éclaircissant un peu, l'oiseau, qui ne pouvait plus s'y cacher, reprend son vol droit vers le lac. L'aigle alors du haut des nues fond sur le canard, l'atteint et le déchire de ses serres.

Le canard en mourant laissa tomber un œuf d'or dans le lac. Mais ce nouveau prestige n'échappe point au vigilant Reinald. Vite il frotte entre ses mains les trois écailles qu'il tenait d'Ufo le Dauphin, et voilà que surgit tout à coup du sein du lac un poisson immense qui reçoit l'œuf dans son vaste gosier, et va le rejeter aussitôt sur le bord. Le chevalier ravi courut le ramasser et le cassa en deux avec une pierre. O bonheur ! ô triomphe ! il en tombe une petite clef. La voilà donc enfin trouvée, la Clef des enchantements !

Reinald, n'en doutant pas, se hâte de revenir vers la porte d'acier. Mais la petite clef ne semblait guère faite pour une serrure si gigantesque ; toutefois il voulut l'essayer. Or, à peine l'en eut-il approchée que la serrure sauta, les lourdes barres de fer tombèrent d'elles-mêmes, et la porte s'ouvrit. Tout joyeux, il descend dans une sombre grotte, où sept portes le conduisent successivement dans sept chambres souterraines, toutes magnifiquement décorées et splendidement éclairées par des lampes pleines d'huile de baleine. Il parcourt ces chambres l'une après l'autre, et passa de la dernière dans un cabinet où il vit sur un sofa une jeune dame endormie d'un sommeil magique.

Il porta tout autour de lui un regard investigateur ; en face de la dame endormie il aperçut une table d'albâtre couverte de caractères étranges. C'était là, sans aucun doute, qu'était renfermé le talisman, qui maintenait dans toute leur force les divers enchantements de la forêt. Reinald frappe la table mystérieuse de son poing armé d'un gantelet de fer. Aussitôt la belle dormeuse tressaille effrayée, s'éveille, jette un regard tremblant sur la table et retombe dans son sommeil. Reinald frappe un second coup ; même résultat. Détruire ce talisman est son unique pensée ; mais il n'avait ni épée, ni lance, absolument rien que ses deux bras. Saisissant donc fortement la table d'albâtre, il la renverse de toute sa force sur le pavé de marbre,

où elle se brise en mille pièces. Soudain la jeune dame s'éveille de nouveau de son sommeil de mort, et pour la première fois elle remarque la présence du chevalier. Avant qu'il se fût hasardé à lui adresser la parole, elle abaisse son voile sur ses yeux, et d'un ton irrité :

« Arrière, infâme sorcier ! lui dit-elle. Tu as beau prendre la figure d'un chevalier, tu ne m'abuseras point. Laisse-moi dormir du sommeil de mort auquel m'a condamnée ton art diabolique ! »

Reinald comprit l'erreur de la dame ; aussi, sans s'effaroucher d'un tel langage :

« Noble dame, lui répondit-il, ne vous irritez point ! Je ne suis pas le sorcier maudit qui vous retient ici prisonnière ; je suis Reinald. Et voyez, le voilà détruit, le charme qui couvrait vos sens d'un obscur nuage ! »

La dame regarda alors sous son voile, et en voyant la table d'albâtre brisée en mille pièces, elle ne put se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'action hardie du jeune aventurier. Lui tendant alors amicalement la main, elle lui dit :

« S'il en est ainsi, noble chevalier, accomplissez votre œuvre et emmenez-moi hors de cette effroyable caverne ; que je voie enfin briller le soleil de Dieu, s'il fait jour, ou les étoiles, s'il fait nuit ! »

Reinald lui offre son bras pour la conduire à travers les sept chambres par lesquelles il avait passé pour arriver jusqu'à elle. Il ouvre les portes ; mais dans les appartements régnait une profonde obscurité. Au moment où l'enchantement avait été rompu, tous les flambeaux s'étaient éteints, et les lustres de cristal, suspendus aux voûtes, ne jetaient plus leur douce lueur. Ils tâtonnèrent longtemps dans l'ombre, jusqu'à ce qu'enfin ils se trouvèrent hors de ce labyrinthe et virent la lumière du jour filtrer au loin par l'ouverture d'une caverne horrible. Ils sortirent de la caverne. La jeune femme se sentit ranimée à l'aspect vivifiant de la nature ; elle aspira avec passion le parfum des fleurs, qu'une douce brise lui apportait des prairies voisines. Puis elle s'assit sur le gazon avec le chevalier.

IX. Explications et conclusion.

Reinald éprouvait le plus vif désir d'apprendre quelle était la belle inconnue, et comment elle avait été victime des enchantements de la forêt. Il la supplia de ne lui point refuser ces explications, et la jeune dame s'exprima en ces termes :

« Je suis Hildegard, fille de Radbod, prince de Poméranie. Zornebock, prince des Sorabes, me demanda en mariage à mon père ; mais comme c'était un affreux géant, et de plus un païen, comme enfin il passait pour être un magicien malfaisant, mon père l'éconduisit. De quoi le païen maudit se courrouça si fort, qu'il déclara la guerre à mon père, le tua dans un combat, et s'empara de ses États. Je m'étais réfugiée auprès de la sœur de mon père, la comtesse de Bohburg, et mes trois frères, qui étaient tous de parfaits chevaliers, se trouvaient par malheur en ce moment hors du pays à courir les aventures. Ma retraite ne put rester cachée au sorcier notre ennemi, et il n'eut pas plus tôt pris possession des États de mon père qu'il résolut de s'emparer de ma personne ; ce qui grâce à son art, ne lui était pas difficile.

« Le comte, mon oncle, était grand amateur de la chasse ; je l'y accompagnais souvent. Or un jour, je vis

venir à moi un palefrenier inconnu, tenant en main un superbe cheval gris-pommelé, qu'il me pria au nom de son maître de vouloir bien accepter et monter à la première partie de chasse. Je demandai à qui j'étais redevable de l'honneur d'un pareil présent ; mais le palefrenier se refusa à me répondre jusqu'à ce que j'eusse essayé le cheval, et que j'eusse fait connaître, au retour de la chasse, si je l'agréais pour présent. A cela je n'avais vraiment rien à dire, et d'ailleurs le cheval était si beau et si richement harnaché, qu'il faisait l'admiration de toute la cour. L'or, les pierres précieuses, les broderies brillaient à profusion sur la selle et le caparaçon. Une bride de soie rouge flottait sur le cou de l'animal, les branches du mors et les étriers étaient d'or massif, avec une garniture de rubis.

« Je me mis en selle lestement, et ne pus me défendre d'un mouvement de vanité en me voyant si bien montée. Le pas du noble cheval était si léger et si doux, qu'il semblait à peine effleurer la terre de ses pieds. Il m'emporta avec la rapidité du vent à travers les fossés et les haies, et les plus hardis cavaliers ne pouvaient pas le suivre. Bientôt un cerf blanc, auquel je donnais la chasse, m'entraîne dans les mille replis de la forêt, et je me trouve séparée de la troupe des chasseurs. De crainte de m'égarer, je veux renoncer à cette poursuite et regagner le rendez-vous commun ; mais le cheval refuse de m'obéir, se cabre, secoue violemment sa crinière et devient comme furieux. En vain cherché-je à le calmer ; je le vois soudain avec effroi se transformer en un monstre sans nom ; ses pieds de devant s'élargissent en une paire d'énormes ailes, son cou s'allonge, sa tête se termine en un large bec, et me voilà sur un hippogriffe aux hautes jambes, qui, prenant son vol, s'élance avec moi dans les airs, et va me déposer en moins d'une heure dans cette forêt maudite, où il s'abat devant la porte d'acier d'un vieux château.

« Ma terreur redouble, quand je vois le même palefrenier qui, le matin, m'avait présenté le magnifique gris-pommelé, s'approcher de moi d'un air respectueux pour m'aider à descendre. Troublée, éperdue, je me laissai mener sans mot dire à travers une longue suite de chambres richement décorées, au milieu d'une brillante compagnie de dames en habits de gala, qui me reçurent comme leur maîtresse et attendirent mes ordres. Toutes s'empressaient à me servir, mais aucune ne voulait me dire où j'étais, ni au pouvoir de qui j'étais tombée. Je restais plongée dans un morne abattement, lorsque j'en fus tirée tout à coup par la présence de Zornebock le sorcier, qui me suppliait de lui accorder ma main. Dans ma juste indignation je lui répondis comme je devais répondre au meurtrier de mon père. Mon dédain allumant dans son sein une fureur sauvage, il m'adressa d'horribles menaces ; je les bravai, ces menaces, je le défiai même de les accomplir, et de faire ce qu'il me disait, c'est-à-dire, de renverser le palais où il m'avait attirée et de m'ensevelir sous ses ruines.

« Aussitôt il me laisse, et me donne le temps de réfléchir.

« Sept jours après il me renouvelle ses propositions détestées, que je repousse avec un nouveau mépris, et il sort furieux. Bientôt la terre trembla sous mes pieds, le château sembla s'écrouler dans un abîme sans fond. Quant à moi, je tombai renversée sur mon sofa et je

m'évanouis. Mais la voix terrible du sorcier m'éveilla de ce sommeil de mort :

« — Eveille-toi, s'écria-t-il, dormeuse ! éveille-toi de ton sommeil de sept ans, et dis-moi si le temps n'a pas amorti ta haine pour moi. Veux-tu m'accorder ta main ? »

« Je ne daignai lui répondre ni d'un mot ni d'un regard ; seulement j'abaissai mon voile sur mon visage et pleurai. Furieux, il me dit :

« — C'est bien ! qu'il en soit ainsi ! nous nous reverrons dans sept ans ! »

« A ces mots, il posa la table d'albâtre sur sa base, et au même instant je sentis tomber sur mes paupières un sommeil irrésistible.

« Après sept nouvelles années, l'impitoyable sorcier reparut.

« — Femme sans cœur, me cria-t-il, si tu conserves encore contre moi la même aversion, aie du moins pitié de tes trois frères. Mon infidèle palefrenier les a instruits de ton destin, mais j'ai puni sa trahison. Les malheu-

reux sont venus avec une troupe de gens armés pour t'arracher à ma puissance ; mais je n'ai fait que rire de leurs efforts impuissants ; changés par mon art en animaux sauvages, ils expient aujourd'hui dans cette forêt leur folle tentative. »

« Ce misérable artifice, auquel Zornebock avait recours pour triompher de ma résistance, ne fit que m'aigrir encore davantage. Je ne daignai pas lui répondre ; mes regards exprimaient suffisamment ma haine et mon mépris.

« — Malheureuse ! reprit le païen avec un transport de rage, ton sort est décidé ! Dors aussi longtemps que les puissances invisibles obéiront à ce talisman ! »

« Et soudain je retombai dans une affreuse léthargie !

« Noble chevalier, en détruisant cette table d'albâtre, vous m'avez délivrée de ce sommeil magique. Mais je ne comprends pas par quelle puissance vous avez pu exécuter une



La porte d'acier, le taureau, l'oiseau, l'œut. (Page 226, col. 1.)

si hardie entreprise, et ce qui peut empêcher le terrible sorcier de lutter contre vous. Il faut que Zornebock ne soit plus en vie, autrement vous n'eussiez pas touché aussi impunément à son talisman. »

Hildegard raisonnait tout à fait juste. Le malfaisant génie s'était jeté avec sa bande sur la Bohême, où régnait alors la princesse Libussa, qui appartenait à la race des fées, et elle lui avait fait subir le même sort que jadis Tomiris, la reine des Scythes, infligea à Cyrus. Zornebock, en comparaison de la reine de Bohême, n'était qu'un apprenti dans l'art magique ; aussi ne l'avait-elle pas seulement vaincu en bataille rangée, mais elle l'avait encore fait tomber sous les coups d'un vaillant chevalier, pourvu par elle d'armes auxquelles rien ne pouvait résister. »

Lorsque la belle Hildegard eut cessé de parler,

Reinald se mit à son tour à lui raconter ses propres aventures. A peine lui eut-il parlé des trois princes enchantés dans la forêt, lesquels étaient ses beaux-frères, qu'elle fut saisie d'étonnement ; elle reconnut alors que ce que

lui avait dit Zornebock n'était pas un mensonge, mais la vérité pure.

Le chevalier allait finir son histoire, quand tout à coup du haut de la montagne se font entendre des cris de joie et de triomphe. Bientôt débouchent de la forêt trois troupes de cavaliers, en tête desquels Hildegard reconnaît ses frères, et Reinald ses sœurs. Le charme de la forêt était rompu.

Après toutes les démonstrations d'amitié naturelles en pareille circonstance, la joyeuse caravane des captifs enfin délivrés quitta l'affreuse solitude où ils avaient gémé si longtemps, et se dirigea vers le vieux château

du comte. Des courriers furent dépêchés à toute bride vers le lieu de sa résidence pour lui annoncer le retour de ses enfants.

A cette nouvelle, la malheureuse comtesse revint des portes du tombeau. Peu de jours après, les heureux parents eurent la douce joie d'embrasser leurs enfants.

Mais, entre toutes les fêtes qui signalèrent cet heureux retour au manoir paternel, il n'y en eut pas de plus belle que celle du mariage de Reinald avec Hildgarde.

Après une année entière de plaisirs et de divertissements de toute espèce, les princes pensèrent avec raison qu'une inaction plus prolongée pourrait amollir leur courage. D'ailleurs la résidence du comte était trop étroite pour contenir commodément tant de personnes avec leur nombreuse suite. Les trois gendres se préparèrent donc à partir avec leurs femmes.

Quant à Reinald, il ne quitta pas ses parents, et succéda à la seigneurie de son père. Il lui ferma les yeux ainsi qu'à sa mère, comme un fils pieux qu'il était.

Albert l'Ours acheta la seigneurie d'Ascanie et fonda la ville de Berne; Edgar l'Aigle se dirigea aussi du côté de l'Helvétie, et au pied des Alpes bâtit Aarau, sur les bords d'une rivière qui, plus tard, fut appelée l'Aar, à cause de la ville; enfin Ufo le Dauphin conduisit sa troupe en Bourgogne, s'empara d'une partie de ce royaume, et donna le nom de Dauphiné à la province qu'il avait conquise. Et comme les trois princes, dans le choix des noms donnés par eux à leurs villes et à leurs dynasties, s'étaient inspirés du souvenir de leurs métamorphoses magiques, ils prirent également pour symboles dans leurs armoiries les figures d'animaux qui leur avaient été imposées à l'époque où un charme fatal pesait sur eux. Voilà pourquoi Berne porte encore aujourd'hui dans ses armes un ours couronné, Aarau un aigle², et le Dauphiné un dauphin.

*Traduit de l'allemand de MUSÆUS,
par M. MATERNE.*

SAGE RÉSIGNATION.

Philandre était revêtu d'une dignité importante. Sa



La princesse enlevée, le palefrenier emprisonné, visite du sorcier, délivrance. (Page 227, col. 1.)

place l'obligeait au faste et à la dépense. Il fréquentait les gens du bon ton et recevait chez lui une société élégante. Sa famille, composée de trois filles, jouissait de tout le luxe que sa situation semblait autoriser; sa femme donnait des bals, avait des loges aux principaux théâtres et était reçue à la cour.

Au bout de quelques années, tout à coup un changement de ministère priva Philandre de son emploi, et renversa toutes ses espérances et tous ses plans d'avancement. Quoique sa place eût été lucrative, sa dépense avait toujours surpassé ses ressources; ainsi, loin de pouvoir sauver tout son patrimoine, il se trouva engagé dans des dettes considérables.

A la nouvelle du dérangement de ses affaires, ses créanciers devinrent si pressants, qu'il fut contraint de

vendre presque toutes ses propriétés, et ne put se réserver qu'une petite ferme.

Philandre avait assez de courage pour se décider tout de suite sur le meilleur parti à prendre dans cette circonstance. Au lieu de perdre son temps, de se bercer de projets chimériques, de faire d'inutiles efforts pour intéresser en sa faveur ses amis de la veille, il vendit tous ses meubles précieux, il conduisit sans délai sa famille dans la petite campagne qu'il pouvait encore appeler sa propriété, et il commença à mener une vie laborieuse et frugale.

Il s'écoula plusieurs mois avant que sa femme et ses filles pussent s'accommoder d'une manière de vivre si

¹ Ours, en allemand, *Bär*. — ² Aigle, en allemand, *Aar*.

nouvelle pour elles, si dépourvue de tout ce qu'elles avaient l'habitude de regarder comme essentiel à l'existence. Enfin, cependant, grâce à leur affection mutuelle, à leur bon sens naturel et surtout à la nécessité, elles s'accoutumèrent à leur situation, et s'occupèrent sérieusement des devoirs qu'elle leur imposait. De temps en temps néanmoins, on voyait percer quelques regrets, et de tristes soupirs disaient assez leurs pensées.

Philandre s'en aperçut; mais il eut soin de ne jamais aigrir leur sensibilité par des gronderies ou des admonitions hors de saison. Au premier anniversaire de leur arrivée à la ferme, il les réunit sous un grand arbre qui s'élevait au-devant de leur petit jardin, et il leur parla ainsi :

« Compagnes chéries, qui avez toujours partagé mon sort, si l'année qui vient de s'écouler a eu le même effet sur votre esprit que sur le mien, je puis vous féliciter de notre situation. A présent, je me trouve en état de me demander à moi-même : Qu'ai-je perdu? Et je sens que cette question me laisse plutôt de la satisfaction que du chagrin. Contemplez cet astre étincelant, et dites-moi si lorsque, dans une belle matinée, il s'élève graduellement sur l'horizon, versant la lumière et la joie sur l'immensité de la création, il ne vous offre pas un spectacle plus magnifique et plus riant que celui d'un superbe appartement éclairé par des bougies? Le vent frais qui vient de la montagne, et qui nous apporte les exhalaisons balsamiques des fleurs, n'est-il pas bien plus agréable que l'air qu'on respire dans un salon? Ces ragoûts préparés avec tant d'art et de raffinement, étaient-ils aussi appétissants que le lait frais, le pain bis et les mets simples qui font notre nourriture ordinaire? Après les soupers de minuit et les veilles de jeu prolongées jusqu'au jour, notre sommeil était-il aussi doux et aussi profond qu'il l'est aujourd'hui? Après l'exercice de la journée, nous sentons nos yeux se fermer aussitôt que la nuit couvre tous les objets de son ombre. Pouvons-nous regretter que les habits que nous portons soient faits uniquement pour nous couvrir, si nous nous rappelons les soins et les peines qu'il fallait prendre pour être à la mode, et les mortifications à essuyer lorsqu'on était effacé par des gens plus riches ou plus prodigues? Les désagréments et les soucis que donnent souvent des domestiques insolents ou infidèles, ne balancent-ils pas la peine que nous prenons à nous servir nous-mêmes? Nous pouvons regretter la perte de la société; mais, hélas! quelle société que celle d'une foule de gens qui, lorsqu'ils venaient chez nous, nous regardaient uniquement comme les maîtres de cérémonie d'un lieu d'amusement, et que nous visitions à notre tour avec la même indifférence! Nous avions du loisir, j'en conviens, et nous aurions pu en profiter pour éclairer et cultiver notre esprit; mais, au vrai, en faisons-nous cet usage? Notre temps, à présent, n'est-il pas employé d'une manière plus satisfaisante? Il l'est au moins toujours d'une manière utile; et pourquoi ne dirais-je pas que les vertus morales que nous sommes appelés à exercer, donnent à notre esprit la meilleure des cultures? Qu'avons-nous perdu? Notre santé s'est affermie, nous habitons un pays charmant, nous avons de quoi satisfaire honnêtement à nos vrais besoins, nous nous aimons, nous nous aidons mutuellement; n'en est-ce pas assez pour le bonheur de ce monde? Il a fallu renoncer à un certain rang, à un certain état de vie; mais n'en avons-

nous pas acquis un autre tout aussi honorable? Il a fallu renoncer à toute perspective brillante d'avancement; mais si notre condition est bonne, pourquoi nous affligerions-nous de ce que probablement elle durera? L'anniversaire prochain nous trouvera encore plus en harmonie avec notre situation. Ainsi, regardez en avant gaiement, l'orage est passé; nous avons fait naufrage, mais le résultat de ce naufrage a été l'échange d'un navire incommode contre un bateau plus léger, et nous voilà de nouveau en route. Une partie de notre cargaison a été submergée, mais rien d'essentiel ne nous manque. »

Philandre, après avoir parlé ainsi, embrassa tendrement sa femme et ses filles; les larmes roulaient dans leurs yeux, mais la consolation était dans leurs regards.

C.

VARIÉTÉS.

L'HIVER EN NORVÈGE.

L'hiver est très-long en Norvège, il dure des premiers jours d'octobre au milieu de mai, mais, quoiqu'il soit très-froid, il l'est moins que dans les autres contrées situées sous les mêmes latitudes; sur les côtes de l'Océan, au sud de Drontheim, il est même moins rigoureux qu'en Pologne et au centre de la Russie.

Pendant la seconde moitié de septembre, on ramène à l'étable les bestiaux qui ont passé l'été dans les pâturages des montagnes : bœufs, vaches, moutons y sont enfermés ensemble; et les volatiles de la basse-cour viennent s'y réfugier également. On voit les cygnes, les eiders, les cigognes, former leurs bataillons triangulaires et partir en quête d'un ciel plus doux, mais non plus calme, car, dans ces pays à température rigoureuse, l'air n'est jamais ou presque jamais agité par de grands vents; les tempêtes y sont inconnues, pour ainsi dire.

Mais bientôt la neige commence à tomber, et les jours décroissent rapidement. A Christiania, le jour le plus court a encore cinq heures et demie, mais à Drontheim, à la fin de décembre, il ne fait jour qu'à dix heures, et la nuit commence à deux. Cette longue absence du soleil contribue à la rigueur du froid. Ses rayons sont si obliques, que le fond de beaucoup de vallées reste dans l'ombre absolument comme certaines rues de Paris. Ce sévère aspect de la nature a toutefois sa grandeur et ses beautés. La neige, durcie par la gelée, étincelle comme si elle était parsemée d'innombrables diamants; la lumière qu'elle réfléchit est doublement éclatante, et produit avec les ombres, qui conservent une notable étendue, même à midi, des contrastes aussi admirables que variés; les hauts sapins, chargés de neige, sont une des magnificences du paysage. Le clair de lune est presque aussi brillant que le jour, et les longues nuits offrent en outre le spectacle des aurores boréales. Il est vrai que ce n'est qu'à d'assez longs intervalles, et que le plus souvent la lumière polaire est blanche comme celle de la lune, mais quelquefois elle a les couleurs de l'arc-en-ciel et revêt un éclat merveilleux.

Comme dans tous les pays froids, on s'entend très-bien en Norvège à se préserver des rigueurs de l'hiver. Toutes les pièces des maisons sont chauffées par de grands poêles où l'on brûle du bois, et l'on garnit toutes

les fenêtres de doubles croisées qui ne sont jamais ouvertes, de sorte que l'air pur pénètre très-difficilement dans ces chambres dont la chaleur est souvent suffocante. Les étrangers s'accoutument avec peine à cette atmosphère des habitations norvégiennes, que l'air extérieur ne renouvelle pas.

Quand la neige couvre partout le sol, les traîneaux remplacent tous les autres véhicules pour les voyages comme pour les promenades, et l'un des plus grands plaisirs de l'hiver, dans les pays septentrionaux, c'est une excursion en traîneau. Une course rapide sur la neige, par un jour de soleil, est l'exercice le plus réjouissant. Il y a des traîneaux de toutes sortes : les uns ne contiennent qu'une personne, les autres deux ou quatre; il y en a de plus ou moins simples, de plus ou moins élégants; on les attèle de un ou de deux chevaux. Les grelots ne sont jamais oubliés; ils servent à prévenir de l'approche d'un traîneau, la traction ne faisant presque pas de bruit sur la neige, ce qui pourrait causer des accidents. Ces grelots sont souvent en argent; ils sont au nombre de six ou huit et rendent des sons différents. Ils font ainsi une musique, sinon mélodieuse, au moins très-gaie.

Les traîneaux sont pourvus d'un épais tablier en peau d'ours; il faut, de plus, se vêtir très-chaudement pour voyager dans ces véhicules. Le costume se compose ordinairement d'un paletot de peau de loup, d'un bonnet de loutre à grande visière avec pattes rabattant sur les oreilles, une longue écharpe qui s'enroule autour du cou et fait ensuite deux fois le tour du corps; des gants fourrés avec un pouce, mais sans divisions pour les doigts, ce qui est beaucoup plus chaud, à ce qu'on dit; enfin, une paire de grosses bottes fourrées de peau de mouton dans lesquelles on enfonce ses jambes déjà chaussées de bottes ordinaires. Ces grosses bottes, qui montent plus haut que les genoux, servent aussi pour marcher dans la neige.

Le costume des dames est aussi chaud, mais aussi peu élégant, aussi disgracieux. Le bonnet fourré, les grosses bottes en font partie, et, de plus, il y a pour elles, dans le traîneau, un grand sac fourré de peau de loup ou de peau de mouton, beaucoup plus long d'un côté que de l'autre, dans lequel elles mettent leurs jambes, et qu'elles peuvent faire monter, grâce au long côté de ce sac, presque jusqu'au menton. Toutes ces précautions sont indispensables, car le froid est si vif, qu'en quelques instants les chevaux et le tablier du traîneau sont couverts de givre, et l'haleine retombe sur la barbe ou sur le voile, en fine poudre blanche.

En Allemagne et en Russie, le costume qu'on revêt pour les courses en traîneau, et les traîneaux eux-mêmes, sont infiniment plus élégants, plus riches, plus pittoresques qu'en Norvège; et en Russie particulièrement, la nature du sol qui est plat presque partout est bien plus favorable à ces courses, tandis qu'en Norvège le terrain est partout d'une constante inégalité. Dès que les rivières sont gelées, on se hâte de les transformer en grandes routes, et elles deviennent partout, de même que sur les lacs, le théâtre du sport favori des habitants du Nord.

Ceux qui ne peuvent avoir de traîneaux ont pour leur courses d'agrément ce qu'on appelle un *kælke*. C'est un diminutif de traîneau qu'on voit assez souvent aussi dans le nord de la France. Le *kælke* se compose d'une planche de soixante centimètres de long sur qua-

rante de large, attachée sur deux grosses barres ou patins garnis de fer. A l'un des plus étroits côtés est une corde passée par les deux bouts dans deux trous, et formant ainsi une grande boucle. Quand on chemine sur un sol plat ou montant, on porte le *kælke*, qui n'est pas bien lourd; puis, dès qu'on arrive au haut d'une pente, on s'assied sur la planche, d'une main on prend la corde qu'on tire à soi, de l'autre on tient un bâton avec lequel on donne l'impulsion et dont on fait usage pour diriger. Cet exercice est fort aimé des jeunes garçons qui traînent leurs *kælkes* sur les points élevés, puis s'assoient dessus et descendent avec la rapidité du chemin de fer.

Les gens qui vont à pied sont obligés d'avoir des chaussures disposées exprès pour marcher sur la glace et la neige durcie. Mais on patine peu en Norvège, parce que la glace est presque toujours couverte de neige, ou plutôt on patine sur la neige, et tout le monde se donne ce plaisir. On a pour cela de grands patins de bois longs d'un mètre et demi à deux mètres et larges de dix centimètres; les deux extrémités se relèvent en pointes. Ces patins s'attachent aux pieds par le milieu avec une courroie, et, armé d'un long bâton ferré qui sert comme avec le *kælke* à donner l'impulsion et à diriger, on glisse sur les pentes avec une extrême rapidité et presque aussi vite sur les surfaces planes, ce qui fait que beaucoup de gens en font usage pour de petits voyages d'affaires.

Les saisons intermédiaires sont très-courtes dans les climats septentrionaux; il n'y a pour ainsi dire ni automne ni printemps; l'été succède à l'hiver et l'hiver à l'été.

LOUISE G. DES L.

LE LION ET LA CHÈVRE.

Un lion, voyant une chèvre juchée sur le haut d'un rocher, lui conseille de descendre dans la plaine, où elle trouvera de l'herbe succulente et des branches de saule bien tendres.

« C'est ce que je ferai, lui répond la chèvre, dès que vous vous serez retiré, beau sire, vous qui, bien loin de vous inquiéter de la faim que je puis éprouver, ne cherchez que le moyen d'apaiser la vôtre. »

Il arrive assez souvent que ceux qui donnent des conseils aux autres n'ont en vue que leur intérêt.

RÉCITS HISTORIQUES.

L'OFFRANDE DES SCYTHES.

Darius, roi de Perse, ayant déclaré la guerre aux Scythes, entra dans leur pays à la tête d'une armée nombreuse. Ils se retirèrent devant lui; il pensa que c'était par peur : il se trompait. Ils voulaient affamer et épuiser son armée.

Quand ils l'eurent attirée au cœur de leur pays, ils envoyèrent à Darius des ambassadeurs qui lui présentèrent un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches.

« Que signifie cela? s'écria le roi.

— Seigneur, dit un flatteur, les Scythes déclarent par-là qu'ils se soumettent à vous; ils vous offrent l'empire de l'air, de la terre, de l'eau, représenté par l'oiseau, par le rat et par la grenouille, et vous abandonnent leurs armes. »

Mais Gabrias, seigneur persan, célèbre par sa pro-

fonde sagesse, donna de cette offrande une explication bien différente.

« Prince, dit-il au monarque, les Scythes veulent vous faire entendre que si vous ne vous envoliez comme un oiseau, si vous ne vous cachez sous terre comme un rat, ou si vous ne sautez dans les marais comme une grenouille, vous serez percé de leurs flèches. Croyez-moi, seigneur, fuyons une contrée qui pourrait devenir notre tombeau : retournons dans la Perse. »

Darius goûta cet avis et s'empressa de le suivre. L.

L'EMPEREUR DU MAROC.

Le souverain actuel du Maroc est Sidi-Mohammed, né en 1803, et par conséquent âgé de soixante ans selon notre calcul, et de près de soixante-deux selon les mahométans, dont l'année est plus courte que la nôtre de onze à douze jours.

Sidi-Mohammed est monté sur le trône en 1859 ; il a succédé à son père Abd-er-Rhaman, dont le long règne avait été continuellement troublé par ses diffé-



L'empereur actuel du Maroc.

rends avec les puissances européennes, notamment avec les Français, qui, sous le commandement du général Bugeaud, vainquirent son armée sur les bords de l'Isly ; dans cette célèbre bataille, Sidi-Mohammed commandait l'armée de son père.

A peine devenu sultan ou empereur, Sidi-Mohammed entra en guerre avec l'Espagne. C'était en octobre 1859. Les Espagnols, sous le commandement du général O'Donnel, pénétrèrent dans le Maroc ; après de grandes souffrances causées par le climat et par des

pluies excessives et plusieurs engagements sanglants, ils livrèrent à l'armée marocaine, dans le mois de février, deux batailles successives dont la seconde fut une victoire complète.

Sidi-Mohammed alors demanda la paix, et l'Espagne la lui accorda à des conditions qui en assurent la durée.

En sa qualité de sultan du Maroc, Sidi-Mohammed jouit d'une puissance absolue : il est le chef de la religion aussi bien que celui de l'État.

A. LUCHANT.